

# Toi Triste Pitre tu

## I

J'aime parfois m'évader de la rue. Des voitures et des cons. Des rues sans chevaux, sans charrues. C'est le progrès, ça m'est abscons. Effacer la vie, créer des machines. J'ai pas vécu les odeurs d'excréments. Est-ce mieux que du vomi d'échappement ? Des odeurs de diesel, des particules fines ? Pis les épicerie, les étals sans métal... Le sourire de l'être, l'épicier pas caissier. Pas de domaine MacDo, pas de gros gras fessiers. Les froides chaumières l'hiver, franchement pas létales. Les bottes trempes, la neige fondue, le nez qui coule. Des rues sans *Piafabec*, *Pikachu* ou *Roucool*.

Quand tout ça me fatigue, je monte au grenier. Les vieux trucs de Mamy, drapeaux rouges ou nazis. La lucarne laisse voir ce qu'elle n'a pas nié. Le carreau de lumière qui laisse penser « vas-y! ». Je l'imagine jeune et jolie, main au fusil. Ce vieux fusil rouillé, a tiré, l'âme chargée. Outil de liberté face aux idées figées. chassant le Boche, de Gaulle, l'autocratie transie. Le temps l'a adoucie - des balles aux pavés. Face aux terribles panzers, elle prit le panzerfaust<sup>1</sup>. Mais le pauvre policier<sup>2</sup> n'est plus ce dépravé SS sans sentiments, massacrant, louant Faust<sup>3</sup>.

Sa raison a survécu la Libération. Au moins, ces fachos-là avaient un petit cœur « chaud ». L'argent : leur seul bonheur. Leur marchandise : passion. Leurs colonies, encore, l'Indochine bientôt. Bras levé du nazi à l'invisible main<sup>4</sup>. Mamy n'supportait plus la misère humaine. Alors en soixante-huit<sup>5</sup>, en pensant à demain, elle retourna combattre malgré sa vie bien pleine.

Les rayons de soleil reflètent la poussière. Ils dirigent mon regard sur ces vieilles lettres d'une jeune fille. Tout ce temps déjà loin laisse une trace dans l'air. Une odeur qui ravive sa philosophie. Elle m'a tout raconté, elle a aimé les poèmes. Je vous en lis un, parce que je l'aime :

Blanc Froid (11.11.1942)

Найелская

Le lac se baigne sur le ciel  
Le ciel flotte dans le lac  
Par-ci, par-là, des neiges partielles  
Du froid au chaud, de l'eau aux flaques

En me promenant le long du lagon  
Je pense à ces mille neiges qui peignent nos saisons  
Bonshommes de nos vies qui fondent sans raisons  
Qui préféreraient la soif à la pendaison  
Temps face à l'instant, soleil ou corde  
Fi des faits qui fondent, cœurs que rien raccorde

Elle m'avait toujours dit qu'elle l'avait lu là: « нояр ед лиелос ек туот емесце » ou *Lettres noyées du poète mélancolique*. Un recueil franco-russe, qu'elle lut ou « avala ». Elle le reçut sous les obus ; Stalingrad sous siège, les Allemands, leur piège. La Wehrmacht sous neige, les Soviétiques assiègent ; on ne décompte plus les abus. Elle parlait le français et elle s'en est sortie. Un commando FLs<sup>6</sup>, pouf ! tirée des tréfonds. Sentiers de terre glacée, vents coupants assortis. D'abord traductrice puis résistante sur le front. Mille neuf cent quarante-quatre, enfin, la tour Eiffel. Pis la paix et le vrai, toutes les horreurs du vrai. Française de Russie, elle garde une partie d'elle. On d'vait refaire le monde, meilleur on le rêv'rait. Une Volga sur Seine, une rouge dans le capital.

Drapeaux, casques, trophées. Voilà notre grenier.

<sup>1</sup>Arme antichar allemande portative

<sup>3</sup>Héros allemand dont l'âme est à Lucifer

<sup>5</sup>une pensée à *quatrevingt-treize* de Hugo

<sup>2</sup>De mai 68

<sup>4</sup>du capital...

II.

<sup>6</sup>France Libre

Je devine les grands bruits, l'air chargé de chaleur. Le soleil, les habits, leur sueur, la poussière. Le flux infini des *fous* flottant sous malheur. Le ravage des rouages d'une machine financière. Comment un toit, une vitre, un recoin de maison, peuvent m'être si sombres, si frais, en plein mois de juillet ? m'extirper de cette grotte, me sortir des saisons ? m'offrir une vue vermeille de par le verre jauni, seule fenêtre d'un abri, d'où les tuiles brillaient. Même un silence de paix des oisillons au nid. Mon nichoir pour tout voir de cette immense cité aux immondes vices du Paris ressuscité.

En moi cette force vitale, rouge dans la capitale, battant, pulsant, poussant ce sang que je ressens.

### III.

Parfois je dors ici, entre vitre tiède et muret. Quelles longues vacances d'été, ma croissance amorcée. Adieu pensées d'enfance, monde figé qui m'emmurait. Maintenant c'est fini la scolarité forcée. Je m'accoude et rêve aux temps proches comme lointains. Ce son, la sonnerie, la classe lasse du matin. Cette fille qui me plaira, celui-là qui s'ra drôle. Ce prof d'histoire plaisant... et pis trouver son rôle. Celui qui suit toujours ? Celui qui se querelle ? Cet élève qui triche bien que l'enseignant veille... Ou bien celui qui dort et qui feint le réveil ? J'sais pas, nul de grandir, j'aimais bien la marelle. J'imagine les locaux, quelques habitués : ceux qui doublent parmi ceux que l'ennui a tués. Et toutes les habitudes, nuit l'hiver, jour l'été, et tous ces tôt matins, dormant presque, yeux ouverts. Tous les sourires crispés des tests de maths ratés. Elle qui part, tout qui rate, pas d'parents et je craque. La frustration qui sort, *CLANK* ! le casier qu'on claque ! J'm' imagine déjà là ; seul avec grand-maman. Mais bon... Le tuteur, c'est pas imaginaire. Au moins, elle me partage ce rouge tempérament. Un an que je connais ce paysage lunaire... Ce Blanc Froid qui recouvre vraiment tout. Tout... tout ! Maman, sa leucémie. Papa en devient *fou*. Un cancer, c'est très cher, l'argent y en a partout. Sauf là où il le faut car des pauvres on s'en fout. Payer pour vivre, vivre pour travailler. Mam' avait dit stop, pis pap', son sang, veines taillées.

Si quelque chose m'intrigue, j'investigue, c'est limpide. Je m'attends aux punitions du jeune intrépide. Tous ces voyages des heures aux jours de suspension. On m'y enverra purger des peines de prison, mais - moi - je n'en verrai qu'une paisible pension. Après avoir désobéi au règlement, petit récit sur lequel tout le monde se ment, ils me puniront à le lire, le réécrire.

Mais les vacances d'été sont longues et je l'ai lu. J'ai pris le temps d'en rire et pis de le traduire ; cet exercice nécessite un balai dans le \*\*\*, ou de très grands travaux couplés de volonté. Car manifestement c'est un tout autre langage. Digne des « impôts heureux », de « la droite de bonté », du « il faut réagir ! mais moi, rien ne m'engage. »...

### IV.

J'ai ouvert l'unique vitre ; vent frais et sons du soir. Les passants, comme le bitume fumant, se détendent. Bientôt le faisceau percera le sombre drap noir, bus pour la tour Eiffel, les touristes qui l'attendent. Je me replonge, me noie en mes abyssaux songes. Le zozotement d'un moustique qui attend au plafond. Sorte de bateau-mouch'itique qui vole, navigue et plonge. Truc qui sillonne cette Seine dans son lit, son bas-fond. Je suis là et j'attends, la piqûre, les piqûres. Mes parents partis : une anesthésie. Ces relations au goût suave de cyanure. Les aléas d'une vie, les vers d'une poésie. Piqûres perpétuelles d'un monde vraiment cruel. Le surpoids, la famine, les inégalités... L'Éternel rappel d'un consumérisme actuel. Où sont les pensées révoltées ? Toutes ? Alitées. Alors pour consoler mes espoirs tous décédés, je pense à l'absurde : de l'immatrice, du mûr, des lois et des règles : ces horloges sociétales, comme Mamy le disait : « Les murs ont des oreilles, vos oreilles ont des murs. » C'était surtout vrai sous Staline, l'état légal. Je préfère l'actuel laxisme aux camps de l'est. À ne pas suivre nos règles, il n'y a rien de minable. Tenez ! L'article quinze « plagiat ou fraude au test ; 1 est attribué, *en principe*. » Formidable ! Je saurai qu'à tricher j'aurai des 1, *ou pas*. J'aimerais attirer l'attention sur un fait : l'article des absences comporte onze alinéas, celui des fraudes un seul ; seul on s'ennuie, c'est vrai. Ces gens seuls sans les jeunes, ce moustique face à moi. La pénombre de ma chambre, les douces effluves du fleuve, la vie d'un insecte face à ma vie de Roi, la mort à chaque hiver, une vie d'épreuves. Les élèves, eux aussi, bougent dans tous les sens, sont remplis d'énergie, osent hurler, font leur bruit. Les profs sur leur chaise aiment humer ce vif encens.

Moi sur mon lit j'y vois des arbres fiers de leurs fruits: l'arbre reste, mais sur lui se succèdent, naissent, mûrissent, puis embrassent le grand monde, pauvres brins d'Eden. Rejoignant grâce au temps les mortels qui flétrissent. Si frêles et pleins d'audace, d'orgueil, d'amour et d'haine, qu'au fond ils s'en foutent complètement des règlements. Ces remparts qui rassurent les êtres qui sont derrière ; ce ne sont que de l'air pour ces vampires cléments. Ils aspirent au savoir et l'énergie altière du fier parasité qui y voit son devoir. Que ma blanche chambre serait vide, mon sang inutile, ma pensée galopante aux sabots futiles, si je n'étais pas un tel poseur de miroirs. J'aime rêver l'utopie, mêler Mamy à mai, penser à toute la vie, en fait penser tout court. J'aime voir en un beau soir et dans un moustique laid, toutes ces interactions des gens, leur reflet. Les luttes perpétuelles de ce vieux marxisme sourd : « Chacun et selon ses moyens pour Chacun selon ses besoins. » Mamy, le Boche, la guerre, guerre contre la misère. Et puis Mai 68, la guerre contre toutes les guerres ; le refus des U.S., l'envie d'être un humain. D'avoir une vie demain, ne plus être un bagnard. Voir la lumière qui succède la grotte de Platon. Se défaire de ses liens, être un vrai rejeton. S'échapper du château arborant des dollars. S'enfuir de cet empire aux airs de machine où les hommes sont les broyés et même les broyeurs ! Où tous à tour de rôle deviennent maîtres fossoyeurs : où tous ont dû, en tant qu'élèves, courber l'échine... écraser leur mégot, perdre leur dernier briquet, nier leur marie-jeanne, et rabattre leur caquet, se conformer entier à la conformité. Faire de leur chair le plus dur fer. Notre belle humanité est leur calamité. Mais elle ne s'exprime pas dans des balles, dans du sang. Vos yeux liraient quoi si je l'avais écrasé ? Si une tache rouge ornait mon plafond si lassant ? Une vraie révolution : ce n'est pas tout raser, au contraire, c'est donner la parole aux idées et leur permettre d'agir de manière ordonnée.

## V.

J'entends gronder les noirs nuages aux larges allures. Le vent chaud des ténèbres, en est leur prompt augure. Je clos la seule fenêtre, pas que la pluie pénètre. Il fait sombre, l'air est lourd. Je m'élanche sur mes draps, lorsque... plic, ploc, la pluie. La tempête tonne d'éclairs, les gouttes frappent, la vitre fuit. Le règlement m'occupe : il est risible et court. La partie sur les sanctions est révélatrice : « Punir plus, punir mieux », « Œil pour œil, dent pour dent », c'est si tristement... vieux ! Seules sanctions et souffrances peuvent naître d'une telle matrice ! Des saignées pour soigner. Ils rendent plus *fous* les *fous* et *fous* les malchanceux ! Parce que nous ignorons tous les règlements, aussi parce que nous savons bien vivre sans, laissons-les aux archéologues consciencieux.

Occupons-nous des *fous*, pensons aux *fous*,

soignons-les, aimons-les,

pensons à *nous*, occupons-nous de *nous*.

*Je suis fou*

J'aime parfois m'évader de la rue. Des voitures et des cons. Des rues sans chevaux, sans charrues. C'est le progrès, ça m'est abscons. Effacer la vie, créer des machines. J'ai pas vécu les odeurs d'excréments. Est-ce mieux que du vomi d'échappement ? Des odeurs de diesel, des particules fines ? Pis les épiceries, les étals sans métal... Le sourire de l'être, l'épicier pas caissier. Pas de domaine MacDo, pas de gros gras fessiers. Les froides chaumières l'hiver, franchement pas létales.

*Il et elle, on, est fou*

Payer pour vivre, vivre pour travailler. Mam' avait dit stop, pis pap', son sang, veines taillées.

*Ils sont fous*

Elle l'a reçu sous les obus ; Stalingrad sous siège, les Allemands, leur piège. La Wehrmacht sous neige, les Soviétiques assiègent ; on ne décompte plus les abus.

*Nous sommes fous*

S'enfuir de cet empire aux airs de machine où les hommes sont les broyés et même les broyeurs ! Où tous à tour de rôle deviennent maîtres fossoyeurs : où tous ont dû, en tant qu'élèves, courber l'échine...

*Vous êtes fou.*

Où est tu ?